



FESTIVAL INTERNATIONAL DE COURT-MÉTRAGE DE DAKAR

DAKAR COURT

DU 06 AU 11 DÉCEMBRE 2021



Du lundi 6 au samedi 11 Décembre, DAKAR rimera avec COURT.

L'édition 2021 du Festival International de Courts-Métrages DAKAR COURT sera dans la lignée des éditions précédentes, tout en proposant une programmation plus riche et des nouveautés : **DAKAR COURT Critique**, un nouveau programme de formation destiné aux jeunes journalistes culturels et un nouveau prix, le **Prix de la Meilleure Production Journalistique**.

Fier de son succès populaire et fort du soutien de ses partenaires historiques et de ses nouveaux partenaires, **CINEMAREKK/DAKAR COURT** est donc une fois de plus présent et fidèle à sa ligne de conduite : faire de Dakar un pôle de développement qui intègre toutes les dimensions du 7^e Art.

Je tiens à remercier ici les encadrants de Talents **DAKAR COURT Critique**, Baba Diop et Olivier Barlet ainsi que tous nos partenaires pour leur présence dans cette belle aventure cinématographique construite

ensemble pour mettre à l'honneur le court-métrage de fiction avec comme coeur battant la jeunesse africaine et sa diaspora.

Moly KANE

Président de CINEMAREKK/DAKAR COURT

Editorial

Les textes que vous offre ce bulletin sont écrits par la trentaine de journalistes et étudiants en journalisme réunis lors d'un atelier d'une semaine qui a précédé et qui poursuivent le travail durant le festival. Animé par Baba Diop et Olivier Barlet, cet atelier a permis de visionner les films de la compétition et de les discuter de façon critique. Ce fut un magnifique échange, la synergie du groupe permettant de fines analyses dont vous retrouvez les traces dans ces écrits.

L'atelier a été introduit par un exposé sur l'Histoire des cinémas d'Afrique et un autre sur la critique elle-même ainsi que sur le vocabulaire du cinéma, mais très vite, ce fut la pratique de l'analyse et de la critique qui fut expérimentée à partir des courts métrages visionnés. Nous avons manqué de temps pour aller plus loin dans la critique de la critique : il aurait fallu soumettre collectivement les papiers au groupe, mais ce fut fait sur le whatsapp créé pour l'occasion.

Suite page 2

SOMMAIRE

- P.2 La critique Cinématographique
- P.3 Astel
- P.4 Aboula Ngando
- P.5 La Reine Kayam
- P.6 Le Retour
- P.7 Mthunzi
- P.8 Sukar
- P.9 Taajabone
- P.10 Films en compétition

L'atelier fut perturbé par les trois jours de grève des transports, les participants demeurant en banlieue éloignée ayant beaucoup de mal à rejoindre le groupe, mais leurs efforts parfois désespérés pour venir quand même a montré leur soif d'apprentissage et de savoir.

Un bilan (sous la forme de contributions anonymes) a été tiré de ces cinq jours de travail intense. Au-delà des remerciements à l'organisation et aux formateurs, retenons la volonté de poursuivre la démarche et de travailler davantage sur la méthodologie. L'écriture est un exercice difficile qui demande expérience et pratique.

Quelques extraits significatifs de ces réactions de bilan : "Nous sommes désormais attentifs au sens des techniques de prise de vue, comment interpréter et comprendre les mises en scène." – "Je me suis vite sentie à l'aise, cela m'a aidée à comprendre le sens des films, de la vie aussi, ma peur de m'exprimer en public s'est complètement dissipée." – "Je vois une scène dans la rue et, sans le faire exprès, ou inconsciemment, je me mets à interpréter ces faits, à me poser des questions, comme si la réalité que je vis était devenue un film !"

La critique qui développe l'esprit critique et un nouveau regard : c'est le but de toute écriture critique.

Baba Diop et Olivier Barlet

La critique cinématographique

La critique cinématographique est l'art de proposer des éclaircissements et d'apporter des éléments de débat sur les films. Le 1er niveau est l'explication : déplier les significations de ce que nous montre le film. Le 2ème niveau consiste à évaluer sous forme d'analyse à partir de notre regard. Le but est de développer l'esprit critique du spectateur tout en assurant au film visibilité et existence médiatique.

Le but de la critique c'est de muscler, d'éclairer le regard des spectateurs. Il faut savoir que le cinéma n'est pas là pour donner des messages ou des solutions, mais pour nous poser des questions et donc d'aiguiser notre réflexion, en nous référant sur nos sentiments, notre vie, notre entourage. La critique a cette force, cette puissance d'aiguiser notre curiosité. Un article de critique de cinéma propose une appréciation personnelle et subjective d'un film afin d'inciter le lecteur à le découvrir. Il doit fournir un jugement cohérent sur la forme et le fond du film fondé sur des arguments et des exemples précis. En ce sens la critique d'un film assure le passage du regard d'un « spectateur lambda » au regard d'un « spectateur cinéphile ou critique de film ». L'écriture d'une critique de film suppose une réflexion première sur les aspects qui nous semblent les plus importants.

Il n'existe pas de règle préconçue pour rédiger un article sur un film. Il s'agit de sensibilité et surtout de dosage entre ce que nous renvoie le film et les éléments objectifs de nos connaissances. Autrement dit, de nous baser non seulement sur la thématique et le récit mais aussi sur les éléments esthétiques du film (plans et montage, mise en scène, bruits et musiques, caractères et jeu des personnages, éclairages et ambiances, décors, environnement, etc.) ainsi que nos pensées, les sentiments provoqués par le film, notre vécu, notre culture. Pour faire de la critique de cinéma, il faut de la compréhension, de l'attention, être court, clair et concis. Et surtout ne pas raconter le film comme l'a dit Michel Ciment, célèbre critique français : « Je crois beaucoup à l'image. C'est une banalité de dire ça, parce que le cinéma est un art visuel, mais souvent les comptes rendus de films que l'on lit sont des résumés de romans. On ne parle pas du montage, de la lumière, du mouvement de l'appareil, du jeu des comédiens, de tout ce qui fait le cinéma. On vous raconte l'histoire. Or, le cinéma, ce sont des formes visuelles ! »

Les outils essentiels de la critique cinématographique restent la lecture et le visionnage de films pour pouvoir faire évoluer constamment la culture générale permet tant une plus grande pertinence des analyses.

*Fatoumata Bintou Eileen Traoré
Astou Ndamé Diagne*



Astel, de Ramata-Toulaye Sy (Sénégal, 24')
Entre Féminité et Patriarcat

Les questionnements d'une jeune fille sur l'attitude de son père, qui décide fortuitement de lui faire comprendre qu'elle est devenue une femme et que sa place reste auprès des femmes.

Nous sommes à la fin de la saison des pluies au Fouta, une région au nord du Sénégal. Astel, treize ans, accompagne tous les jours son mentor qui n'est autre que son papa au pâturage.

Souvent méprisées mais combattantes, les femmes occupent le débat dans le cinéma, et ceci depuis les débuts des cinémas d'Afrique. Pour autant, "Nous avons tous les devoirs des hommes, mais aucun de leurs avantages" entendait-on dans "Faat Kiné" de Sembène Ousmane en 2000.

C'est le rôle et la place de la femme dans la société qu'interroge Ramata-Toulaye Sy avec "Astel". Frêle petite fille de 13 ans, Astel a développé grâce à son père une grande sensibilité envers les vaches. On ne mesure pas la force au gabarit et encore moins au genre : dans de savoureux dialogues, Astel se confronte à son père qui met en cause sa corpulence.

Ce père est protecteur et clairvoyant. Astel peut lui répondre sans crainte de représailles, encore moins de remords. Pourtant, c'est lui qui va orchestrer la séparation. Il se conforme ainsi à la tradition immémoriale que la prise de vue et le bruitage rendent palpable : puits, bols, bœufs, buisson, vent, etc. Les costumes magnifient la culture peulh, sans oublier l'habitat... Tout s'exprime dans les jeux de regard : compassion, rupture, mépris ou désir. A voir celui du berger, le père comprend que sa fille est en âge de se marier.

La pudeur est de mise dans la société peulh où père et fille n'abordent pas des sujets jugés tabous. Bien nouer son pagne n'est pas seulement paraître correct, mais aussi signifier l'abstinence jusqu'au mariage. C'est ainsi avec une grande économie de dialogues qu'Astel aborde le patriarcat, l'amour, le respect, l'éducation et la sororité.

La tradition contre la passion ? Le poids social qui pèse sur la femme sera difficile à porter dans un monde émancipé. Femmes, devons-nous nous résigner ou être responsables et libres de nos choix ?

*Mbaye Laye Mbengue
Ramataoulaye Sy
Babacar Sy Seye*



Aboula Ngando, de Marcus Onalundula (R.D.Congo, 20'42)

Le fonctionnaire peu enviable

Dans le film qui porte son nom, Aboula Ngando n'a rien de ces fonctionnaires enviables, malgré ce que représente ce statut en Afrique. Il semble pouvoir honorer ses dettes, mais reste piégé par ses désirs mondains et les aléas de la vie à Kinshasa.

Pourtant fonctionnaire, Aboula Ngando a un sort peu enviable. Alors qu'il venait à peine de s'acquitter de ses dettes, il en contractera d'autres, se souciant bien peu de sa situation de précarité. En fait, Aboula Ngando est un homme faible : il est au bureau quand il est dans le besoin, mais devient fêtard dès qu'il touche sa maigre paye et sautesur un débit de boisson où sa maîtresse l'attend. Alors qu'au même moment son épouse s'inquiète sur le sort que lui réservent ses créanciers...

Devons-nous rester des bêtes au bureau ? Allons-nous apitoyer sur notre sort parce que la vie ne nous sourit pas ? Est-il toujours possible de rester fidèle à la mère de nos enfants ? Aboula Ngando, face à toutes ces questions, cède à la liberté. Dans la veine des sketches du théâtre populaire congolais (semblable aux Bobodiouf ou Koteba en Afrique de l'Ouest), Marcus Onalundula ne pouvait pas mieux rendre hommage au trio humoristique « Dasufa » qui parodiait les forces armées avec les pseudos militaires que furent le commandant Danga, Caporal Mulumba et Sergent Abula Ngando. Ils ont marqué les années 80 par leur bouffonnerie directement tirée de la satire du quotidien. Sans avoir effectué les études appropriées, ils furent des peintres de la société et ont inspiré plusieurs générations d'humoristes.

En reprenant le personnage d'Aboula Ngando, le réalisateur dresse le portrait d'un homme, certes optimiste, mais victime de son insouciance. Son utilisation du suspense en montage parallèle fonctionne à plein et déclenche l'hilarité générale de la salle. Dans un Congo où chacun lutte pour survivre, un tel humour sur ses conditions de vie réjouit d'autant plus que le film est rythmé par les standards de Tabu Ley et Koffi Olomidé. Comment allait réagir sa femme si elle découvre où était son mari ? C'est une scène qu'on aimerait aussi voir !

Amadou Dia



**« La Reine kayanm » de Nicolas Séry
(Ile de la Réunion, 21')**

L'éloge du métissage culturel

Pour un coup d'essai, c'est un coup de maître pour le réalisateur réunionnais qui signe une première œuvre attendrissante sur les enjeux du métissage culturel à travers la musique et l'affirmation de soi dans le monde moderne.

Le jeune Ray est passionné de musique moderne, mais il a aussi reçu un kayanm, instrument de musique traditionnel, à l'enterrement de sa mère qui en était "la Reine" pour avoir donné à l'instrument ses lettres de noblesse. Le Kayanm incarne à lui seul l'âme de la musique réunionnaise. Il résume l'histoire de l'île, notamment l'héritage des esclaves dans les plantations de canne à sucre, symbole de tout un peuple. Absente du film, la Reine Kayanm y est a plus présente : comme l'écrivait Birago Diop, « les morts ne sont pas morts ». Elle vient d'ailleurs furtivement bénir son fils lorsqu'il décide enfin de s'approprier cet instrument qu'il avait laissé de côté, seul instant magique dans ce film profondément ancré dans la réalité.

En quête d'identité, Ray reste dans le déni de la perte de la mère, reportant toute sa rage sur sa batterie de musique en plastique. Il méprise son père qui perpétue un héritage pour survivre : la culture de la canne à sucre, où Ray ne voit qu'un passé esclavagiste, les souffrances du peuple de l'île de la Réunion. Il en est de même du Kayanm.

Comment Ray va-t-il résoudre ses contradictions ? Une histoire d'amour jouera son rôle... A la violence du rock métal illustrée par le tee-shirt à tête de mort de Ray, le réalisateur oppose la douceur du Kayanm. En le jouant, Ray retrouve une certaine quiétude. La musique sert ici de catharsis pour favoriser la réconciliation entre le passé esclavagiste et le présent. La distribution des rôles, le Noir jouant du Kayanm, et la jeune fille blanche à la guitare, traduit cette vision du métissage.

Il s'agit donc de faire la paix avec son passé pour regarder ensemble dans la même direction. Peu à peu, le film s'ouvre à la nature en plan large avec une grande ouverture de champ, clef de la sérénité. Le réalisateur fait ainsi sien l'assertion senghorienne « enracinement-ouverture », véhiculée par la langue du film, le créole, symbole de métissage. Cela place les instruments de musique traditionnelle sur le même pied d'égalité que les modernes. Le métissage culturel serait-il l'avenir du monde ? Entre préservation du patrimoine et nécessité de s'ouvrir aux autres, le réalisateur invite, comme Frantz Fanon, à surpasser les souffrances et se réinventer en créant des ponts entre le passé et le présent.

*Ndeye Aida Dia
Alain Bonang
Bamba Ba*



Le Retour, d'Isabelle Christiane Kouraogo (Côte d'Ivoire, 17')

Salimata, une Sénégalaise faisant ses études au Maroc, décide de retourner au pays pour voir sa mère dans une situation critique. Que lui réserve ce voyage périlleux faute de moyens ?

Passionnée de cinéma et de numérique depuis son enfance, Isabelle Kouraogo, originaire de Côte d'Ivoire, s'est lancée dans la réalisation. Après un début de carrière dans le milieu de la télévision, et voulant se consacrer au cinéma, elle est allée

l'étudier à l'École Supérieure des Arts Visuels de Marrakech (ESAV).

Sans doute est-ce la raison pour laquelle elle réalise *Le Retour*, où l'on retrouve une jeune Sénégalaise qui part en stop du Maroc pour passer la frontière Mauritanienne et rejoindre sa mère malade. Ce retour au pays sans moyens la confronte à la crainte des chauffeurs inconnus, à commencer par Rachid qui la prend dans sa camionnette, engage la conversation et commence à lui faire des propositions pas claires. Une sorte de rodéo des sentiments se met alors en place entre Salimata, à la fois méfiante et triste, sur une route sinueuse et désertique.

Elle ne manque pas de de courage et de détermination. Mais entre le squelette en pendentif dans le camion et le revolver repéré dans la boîte à gants, on sent bien que c'est la mort qui la menace. Isabelle Kouraogo puise dans les codes à la fois du western et du suspense hitchcockien pour orchestrer la confrontation entre les deux protagonistes qui sortent à peine du huis-clos de la cabine du conducteur, jusqu'à une altercation tendue. C'est alors qu'une inversion déterminante se produit qui fait du *Retour* une fable initiatique jusqu'à un final lui aussi très western.

Tendu, poignant, passionnant et très maîtrisé, le film nous tient en haleine pour nous proposer un retournement tout en subtilité qui met en avant l'apport des cultures noires dans une société en perte de ses valeurs morales.

Ansoumana DASYLVA

Mamadou BA

Babacar FADERA



Mthunzi de TEBOGO MALEBOGO [Afrique du Sud, 8'30],

Quand la bonne action se trouve piégée par les stéréotypes sur les Noirs

En rentrant à pied de ses courses, MTHUNZI est invité à aider une femme blanche prise d'une crise d'épilepsie. Et le voilà rapidement pris au piège par le danger de faire la bonne action dans un pays où les préjugés sur les personnes de couleur sont encore teigneux.

Tebogo Malebogo montre très habilement comment la Nation Arc-en-Ciel est aujourd'hui encore transpercée par l'héritage de l'apartheid. Basé sur des faits réels et ancré dans l'histoire actuelle et passée de ce pays, film d'une grande tension, tant par l'excellente performance de ses acteurs que par la force de son sujet, Mthunzi résonne avec la réalité du monde actuel.

mise en scène décrit une situation absurde, car MTHUNZI s'est retrouvé au mauvais endroit au bon moment. Il est piégé malgré sa bonne action par les préjugés inconscients d'une société sud-africaine où une personne noire vue dans une maison de Blancs est automatiquement un dangereux intrus. Les deux femmes blanches se voient obligées de lui demander de l'aide, mais face à un autre élément inattendu, c'est un malentendu total et le drame n'est pas loin.

Malebogo pose ici toutes les bonnes questions par le biais d'une intrigue passionnante, mais de manière subtile, en accumulant les signes de gêne de Mthunzi et en convoquant les ficelles hitchcockiennes du suspense, renforcé par l'éclairage tamisé de l'intérieur de la maison.

Ce court métrage traite de questions complexes d'une manière magnifiquement simple.

Awa DIOP

Oussama M SAGNA

Amadou DIA



SUKAR de Ilias El Faris (Maroc, 9'44)

Désir, interdits et libertés.

Sur une plage au Maroc, deux adolescents flirtent. La monstration d'un désir, interdite dans une société fortement conservatrice.

SUKAR dessine les contours d'une réalité sociale sous surveillance de l'autorité patriarcale dans son opposition à tout désir de liberté. Le film critique ainsi la société marocaine tiraillée entre valeurs traditionnelles et aspirations d'émancipation.

Nous voici donc lors d'une journée ordinaire à la plage, ensoleillée et bercée par les vagues : un décor où se retrouvent toutes les composantes de la société. Le rôle de chacun y est défini sans que personne ne mesure la portée de l'autre.

Le film présente ainsi une myriade de dualités. Désir exprimé et désir refoulé. L'expression de l'amour est réprimée alors que la violence physique est tolérée. Une violence qui détourne l'attention des enfants alors que le jeu amoureux du couple les excitait.

Nisrine BENCHARA réussit une belle interprétation d'une adolescente rebelle, provocatrice et sensuelle. Elle dicte son désir, sa liberté, à travers le partage d'une sucette rouge avec son amoureux. La jeune femme ose la transgression et l'assume avec son compagnon en rigolant des conséquences.

Ilias El Faris, montre avec subtilité une société vigie d'une tradition envahissante. Le cheval, ancré dans l'Histoire marocaine, s'impose en tant que force publique. Il représente une culture oppressante sur une plage espace de libertés. Dans les différentes déclinaisons du plaisir (boule rouge), on retrouve la symbolique du « fruit interdit » : le sucre, à la fois permis, interdit et toléré.

L'amour face à la violence : une dualité subtilement représentée en profondeur de champ par un baiser-volé des adolescents lors de la séquence de la bagarre.

En somme un film coloré qui explore et interpelle une société en mutation en affirmant une volonté et une confiance en un avenir serein et heureux.

*Ibrahima Diallo
Judith Ekwalla
Cheikh Kane*



« TAAJABONE », de Fatima Bathily (Sénégal, 21'30)

Entre solitude et culpabilité

Il est très astucieux d'évoquer l'émigration clandestine pour mettre la lumière sur le deuil post-traumatique.

Saly est une jeune mère qui culpabilise pour la mort de son époux péri en mer - une rupture inattendue qui enfante plein d'interrogations chez elle. Malgré le soutien mystique et moral de sa mère, elle n'arrive pas à se refaire une nouvelle vie, jusqu'au jour de la fête de "Tamxarit" qui marque le nouvel an, d'où le titre « Taajabone ». Produit

dans le cadre de la troisième édition d'Up courts métrages organisée par CINEKAP (structure de production indépendante basée à Dakar), ce drame intime multiplie les connotations africaines : le xalam, le moulin, le tam-tam, le couscous.

« Jusqu'à ce que la mort nous sépare » : accepter ce pacte veut-il dire faire le deuil de son amour quand l'aimé est mort ? En misant sur la psychologie du personnage, la réalisatrice, dans un style pudique et épuré, arrive à nous faire réaliser l'importance d'accepter une brutale et fatale rupture amoureuse. Pour cela, Fatima Bathily aide le spectateur à s'interroger sur l'état émotionnel et psychologique d'une personne qui perd son partenaire amoureux. Peut-on aimer à nouveau ? Peut-on vraiment refaire une vie auprès d'un autre après avoir perdu le premier amour ? Saly va-t-elle continuer à briser le verre inutilement ou bien va-t-elle enfin pouvoir tourner la page ?

Pour elle en effet, ce qui est le plus dur n'est pas de perdre l'être le plus cher mais de se sentir responsable de sa mort. Partagée entre solitude et culpabilité, le visage de Saly, performance de l'actrice, témoigne sans trop en faire de l'intensité de son chagrin. Elle n'est pas la seule d'ailleurs. Les acteurs dans ce court métrage ne sont pas dans l'excès. Ils expriment bien l'harmonie familiale, la solidarité fraternelle et le rôle de l'oncle sur l'orphelin.

Le traumatisme illustré dans la séquence où Saly marche hâtivement dans la rue à la recherche de la maison d'une femme qu'elle pense perdue en pirogue rappelle une séquence de « Sagar » de Pape Abdoulaye Seck dans laquelle Amina, l'épouse « traumatisée » par ses fausses couches, cherchait son bébé imaginaire dans un dépôt à ordures.

C'est dans ce type d'émotions que « TAAJABONE est un film attachant. L'émotion est à son comble lors du générique de fin avec les paroles de la chanson à succès interprétée par la chanteuse sénégalaise Dieyla : elles nous enseignent la beauté de l'amour et l'éphémérité de la vie dont il faut profiter (avec les personnes que nous aimons) pour avoir de beaux souvenirs, parce qu'au bout du compte ce n'est pas nous qui choisissons lesquels on garde.

Sadany Sow

Adama Aidara

Salamata Ousmane Diallo

FILMS EN COMPÉTITION



ASTEL



POUSSIÈRES D'ÉTOILES



ICEBERG



ABOULA NGANDO



PROJET H



HOME SWEET HOME



LES ANNEES D'ILLUSIONS



REINE KAYANM



LE RETOUR



MTHUNZI



SUKAR



LA DANSE DES BÉQUILLES



MAMY



TAAJABONE

FESTIVAL INTERNATIONAL DE COURT-MÉTRAGE DE DAKAR

DU 06 AU 11 DÉCEMBRE 2021

DAKAR COURT

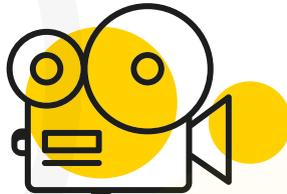


  Dakar court

Édition 04
DAKAR COURT
FESTIVAL INTERNATIONAL DE COURTS-MÉTRAGES

PROJECTION DANS LES SALLES DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU SÉNÉGAL À DAKAR ET DE CANAL OLYMPIA

Edition #4 - 2021



DAKAR COURT

FESTIVAL INTERNATIONAL DE COURTS-MÉTRAGES

LES CONTRIBUTEURS :

Ansoumana **DASYLVA** - Astou Ndame **DIAGNE** - Bamba **BA** - Babacar **Fadéra** - Awa **DIOP**
Mamadou **BA** - Diawé **BA** - Diawé **KOUATÉ** - Cheikh **KANE** - Amadou **DIA** - Mamadou Oumar **KAMARA**
Judith **EKWALLA** - Babacar **NDIAYE** - Fatoumata **TRAORÉ** - Isabelle **N'DIAYE** - Sadany **SOW**
Mamadou Oumar **KAMARA** - Marie Cathérine **AMDI** - Amy Andrea **SENE** - Babacar Sy **SEYE** - Ramatoulaye **SY**
Malick **GAYE** - Oussama Monique **SAGNA** - Khadija **SY** - Adama Aidara **KANDÉ** - Salama **DIALLO**
Ibrahima **DIALLO** - Amy **PAYE** - Ndeye Aïda **DIA** - Mame Sack **MARIAMA** - Alain **BONANG**

Suivez-nous:

www.festivaldakarcourt.com

DAKAR COURT Live : <https://www.youtube.com/channel/UCMpj3g-brWTwM0Xp3ViGeYg>

Facebook : @DakarCourt - Instagram : @festivaldakarcourt

DAKAR COURT 2021 - BULLETIN N°1 - ÉDITÉ PAR CINEMAREKK / DAKAR COURT
© 2021 - Dakar Court - Tous droits réservés. Toute reproduction partielle ou intégrale
des textes et/ou des documents est interdite sans l'autorisation expresse de l'éditeur.



Dakar, le court métrage à l'honneur !
La 4^e édition du festival international du court métrage, "DAKAR COURT", a officiellement donné le clap de départ ce lundi 6 décembre au Théâtre de verdure de l'Institut Français du Sénégal à Dakar. 14 films en compétition en provenance d'une dizaine de pays : la récente édition élargit encore son champ.

C'est devenu une tradition : autorités, cinéastes, cinéphiles, critiques, etc., envahissent l'Institut français pour la cérémonie d'ouverture, une magnifique soirée. Elle donne le souffle de départ d'une semaine de master class, de tables-rondes, d'ateliers pratiques, de panels, de spectacles et bien sûr de films. Cet ensemble d'activités permettra rencontres, communion et synergies pour développer et affirmer le format court.

La soirée commence par un hommage rendu à feu Abdou Aziz Boye, initiateur des cinéclubs et formateur de cinéastes, à commencer par Moly Kane, directeur du festival. Prenant la parole, le secrétaire général du ministère de la Culture et de la Communication, Habib Léon Ndiaye, estime que le court métrage est au cinéma ce que la nouvelle est à la littérature.

Il poursuit dans cette dynamique : "Je retiens pour ma part les très nobles objectifs de Dakar Court, synthétisés dans ces mots qui sont l'expression d'une grande vision : valoriser la créativité et le dynamisme du cinéma en Afrique, sensibiliser et éduquer les jeunes à la création cinématographique".

Suite page 2

SOMMAIRE

- P.2** Suite ouverture
- P.3** Poussières d'étoiles
- P.4** Mamy
- P.5** projet H
- P.6** Home Sweet Home
- P.7** La Danse des béquilles
- P.8** Iceberg
- P.9** Gestion du patrimoine
- P.10** Films en compétition

Déclinant cette vision en programme, Monsieur Ndiaye a rappelé l'importance de former les jeunes, de structurer le paysage du court-métrage et de pousser nos chaînes télévisées à sa diffusion.

Une ovation fut réservée à Moly Kane, président de "Cinémarekk" et "Dakar Court" qui rappela avec simplicité son engagement pour le format court. Après son discours, il eut la surprise de recevoir des mains de la réalisatrice Laurence Attali qui revenait des Rencontres du film court de Madagascar, le trophée du zébu d'or pour son film "Les Tissus blancs", lequel avait déjà reçu le poulain d'or et le prix de l'UEMOA au Fespaco.

Un teaser composé des 14 films en compétition a précédé la présentation de leurs réalisateurs/trices et des membres du jury dirigé par William Ousmane Mbaye. Ce dernier s'est écrié : "Je ne sais pas si le cinéma change le monde, mais je sais que les films changent les mentalités".

Grande innovation de cette quatrième édition, la mise en place de "talents DAKAR COURT CRITIQUES" composé de 30 professionnels des médias qui ont reçu une formation sur la critique cinématographique avant le déroulement du festival en travaillant sur les films du festival, leur travail servant de base à ce bulletin.

Comme toujours, les films d'ouverture étaient issus du patrimoine. D'abord "L'Ubrico" (L'Ivresse), une pépite retrouvée : le tout premier film, de fin d'études, du Sénégalais Ababacar Samb Makharam, où un Noir ivre ramène une Italienne chez lui mais préfère s'intéresser à une statue africaine, remettant ainsi en cause son comportement contraire à ses valeurs. Puis "Les Ecuelles" du Burkinabè Idrissa Ouédraogo, magnifique documentaire sur le savoir-faire et la patience de sculpteurs artisans qui s'affirment artistes. Fut enfin projeté "La Pierre précieuse" du Sénégalais Babacar Hanne Dia, 1er lauréat 2020 du prix GREC/France TV.

Le directeur de l'Institut Français du Sénégal à Dakar, Pascal Moulard, s'était réjoui dans son adresse de la tenue de cet événement qui a su résister à la pandémie de la Covid-19. Il reste persuadé que le cinéma sénégalais va continuer à se développer et rayonner.

*Ramatoulaye SY
Serigne Babacar Sy Seye*



**Poussières d'étoiles, de Mirvet Médini
Kammoun (Tunisie, 23' 40)**

Un bond vers le futur

« Ce film est mon œuvre la plus aboutie ». Mirvet Medini Kammoun parle ainsi de son court-métrage "Poussières d'étoiles" (Prix du public Fifog 2021). Ce film est en effet dans la continuité de ses précédents courts-métrages "Nejma" (2014) et "Noces d'épines" (2017). Tous traitent d'espoirs, de rêves et de fuite du temps. Mais "Poussières d'étoiles" concentre son propos : comment l'homme arrive à fuir le présent et à se projeter dans un futur incertain.

Voici donc un jeune homme qui vit toujours dans le passé et un vieux qui précipite le futur pour échapper à la fosse commune dans un monde qui ne respecte pas les morts. Il faudra pour le jeune homme entrer dans le "parc des rêves" qui pourrait être le jardin des vœux. Car rêver le passé s'apparente ici à la science-fiction : une technologie futuriste construit le temps d'un rêve un bien illusoire présent pour enfin faire le deuil.

Ce court métrage explore ainsi la mémoire, à partir de souvenirs et d'objets (notamment la photo) que la technologie tend à faire disparaître. Il est dès lors question de la vie et de la mort, d'oubli, d'amour, de famille, de fantastique, de rêve, de jeunesse et de vieillesse. Mirvet M. Kammoun joue pour cela avec la nostalgie, le voyage dans le temps et les absurdités humaines.

Egalement universitaire, docteur en arts et sciences des arts, et autrice de "Youssef Chahine, caméra de tous les combats" (2010), la réalisatrice suit les pas du grand cinéaste égyptien qui a fustigé l'intégrisme, la bêtise humaine et appelé à la réhabilitation de la mémoire. Cela explique sans doute ses choix esthétiques inspirés des mélodrames chantés de son modèle, n'hésitant pas à forcer le trait. Elle enseigne dans trois continents (Esac de Tunis, Sorbonne Paris 1 et une université américaine) et emprunte ainsi à ces cultures pour étoffer sa trame par le fantastique.

Amy Andréa Sene

Mamadou Oumar Camara

Mame Sack Mariama Diallo



Mamy, de Toumani Sangaré (Mali, 12')

Le jour de l'investiture de sa mère comme présidente de la République en 2024, une jeune fille de 9 ans a le pouvoir de discuter avec l'esprit de Modibo Keïta qui présida la fédération du Mali en 1960 puis le gouvernement malien de 1960 à 1968.

C'est son engagement anti-impérialiste que semble vouloir mettre en avant Toumani Sangaré, le mettant sur le même plan que Kwame Nkrumah et Thomas Sankara.

Le film démarre donc par un rappel en archives de l'histoire politique de l'Afrique depuis les indépendances sur fond de musique dramatique.

Modibo Keïta regrette amèrement son échec d'indépendance face à la perfidie de la France mais aussi la tendance du pays aux mauvaises habitudes et à la corruption. Toumani Sangaré met à nu l'échec des hommes qui ont dirigé nos Etats depuis l'indépendance en se faisant ainsi écho de l'actuel débat sur le rôle et la place de la femme dans ce Mali qui fait face à une crise multidimensionnelle depuis plus d'une décennie. Si les Maliens accusent la classe politique du pays d'être en partie responsable de l'impasse actuelle, de nombreuses voix se sont également élevées pour revendiquer plus de place pour les femmes dans la gouvernance. On pense au film «Les Mamans des Indépendances» de Diabou Bessane. «Les hommes ont échoué pourquoi ne pas aussi laisser les femmes faire leur preuve» disent-elles d'une manière résumée.

Ce souhait se réalise avec la mère de Mamy élue présidente de la République. Mais «j'espère que le Mali ne va pas tuer ma mère», s'inquiète Mamy en rappelant que son pays a tendance à chasser ses présidents du pouvoir...

Renversé le 19 novembre 1968 par une junte militaire, feu Modibo Kéïta fut une figure de proue pour ce pays malgré des dérives autoritaires que le film passe sous silence. Mamy s'interroge également sur la place de la jeunesse, une jeunesse silencieuse à l'image de Tidiane, «oncle assisté». Le film exhorte les jeunes à la patience : «le baobab n'a pas poussé en un jour».

Le «Prix de l'Intégration africaine» décroché lors de l'édition 2021 du festival «Clap Ivoire» à Abidjan, en Côte d'Ivoire atteste de la puissance de ce film. Réalisateur/producteur né à Paris, Toumani Sangaré revendique sa double culture franco-malienne. Il est membre fondateur en 1995 de Kourtrajmé Productions avec Ladj Ly, Romain Gavras et Kim Chapiron.

Ansoumana Dasyva



Projet H, de Maharaki (Martinique, 5')

Comment reconstruire Haïti ?

Vu les problèmes d'Haïti, il faut être fou pour se poser cette question ! Ce sont pourtant des officiels de haut niveau qui se réunissent pour trouver une solution. C'est là qu'émerge un plan audacieux, fou d'espoir ! L'idée n'est-elle pas crédible après le terrible tremblement de terre du 12 janvier 2010, et de nouveau celui du 14 août 2021... ?

Par la dérision, PROJET H questionne très sérieusement la situation humaine et sociale catastrophique

d'Haïti, l'impérialisme américain et la capacité des pays sous domination. Pour faire monter la sauce, Maharaki manipule allègrement le spectateur. Tous les éléments sont rassemblés pour rendre cette réunion et le bureau crédibles : dossiers diplomatiques, médailles, la nuit, l'orage et les éclairs, les bruits d'avions et ces gradés militaires avec leurs costumes.

Mais elle convainc surtout par son utilisation judicieuse de l'échelle des plans, n'hésitant pas à multiplier les gros plans pour rendre la scène à la fois plus réaliste et plus humaine, mais aussi plus folle. Les silences, le style, l'insistance sur les mots : tout concourt à renforcer le jeu des acteurs.

Ce scénario tout court s'avère profondément original, inattendu et finalement cohérent. Qu'attend Haïti pour se développer ? A quoi bon l'indépendance dès 1804 et être toujours aussi dépendant ? Dans ce trio : la femme ouvre les portes, mène la danse et pose les limites. Même le cigarillo tenu par Colette Césaire a la couleur des nègres marrons de la liberté. Le théâtre de l'absurde est apparu au XXe siècle à l'époque de la Seconde Guerre mondiale. Il est en rupture totale avec les genres plus classiques. Dans le cas de "Projet H", c'est pour notre plus grand plaisir !

Bamba Ba



**« Home Sweet Home » de Franck Moka
(République Démocratique du Congo, 15mn 45')**
Aimer la vie, et la célébrer, malgré ses démons

La digitalisation croissante de la société a ouvert une ère de changements sans précédents, tout a changé autour de nous, et ce n'est que le début. " Home Sweet Home " : cette expression bien américaine qui définit le plaisir d'être chez soi, la douceur du cocon familial. Le paradis, un endroit où tu te sens à l'aise et libre de faire ce que tu veux.

« Si je ne veux pas être moi-même, qui le fera ? » disait Alfred Hitchcock. Franck Moka l'a bien compris.

Le Congo qu'il nous montre n'est ni sa nature, ses chutes d'eau, ses richesses culturelles et culinaires, ses " Sapeurs ". Acteur dans son propre film, il nous évoque plutôt un monde qui secoué par la pandémie de la COVID-19, et nous raconte son envie de s'isoler suite à son voyage dans une zone à risque.

Il choisit une forme très expressive, expérimentale, multipliant les écrans et les effets visuels, saturant la bande-son : c'est un film en musique, mots et images, où l'on entend ou lit du français, de l'anglais, du swahili et du lingala.

Les masques covid sur les yeux, car les gens préfèrent ne plus voir, et lui de parler, une mélodie au rythme de la musique endiablée. Les pierres pesant sur la tête et les débris de bouteilles isolent ; la lumière tamisée et les mouvements des corps en disent long quant à la racine du mal : on est jugé et on devient vulnérable. Tout devient noir pour Uncle Franck comme l'appelle affectueusement sa nièce.

Dans un monde de plus en plus connecté, le bouche à oreille est digitalisé, tout passe par les canaux sociaux. " Il y a un cas de Corona à Tshopo " (province de la RDC). Ce monde est commandé par les technologies, ce qui nous fait entrer dans un cercle vicieux, cause de toutes les inégalités.

Mais ne sommes-nous pas une famille ? Il nous faut être ensemble et se soutenir. Pourquoi vouloir tuer Franck, juste parce qu'il aurait le Covid ? Comme si ce qui se passe déjà en Ituri, au Kivu et au Kongo (provinces de l'Est de la RDC) ne nous suffisait pas. Re-unissons-nous !

Retrouver les anges à l'hôpital reste sa seule option, mais Maman est là et Dieu. Rions et partageons des moments heureux avec les êtres qui nous sont chers et qui nous prouvent leur amour comme son frère et sa soeur. " Home Sweet Home " affirme que la fibre humaine reste sensible partout, et que nous avons tous besoin d'un CŒUR pour restaurer cette vie organique.

Mbaye Laye Mbengue



**La Danse des béquilles, de Yoro Lidel Niang
(Sénégal, 21'47)**

Un rêve qui devient réalité

Bien souvent au Sénégal, une personne à mobilité réduite est victime des clichés et a priori sociaux qui la réduisent à un vulgaire mendiant en quête de pitance. C'est ce qui arrive à Penda, qui se déplace en chaise roulante ou avec des béquilles. Le film propose d'inverser le regard : Penda pourra-t-elle réaliser son rêve et surpasser ses difficultés ?

La voilà qui se dandine avec engouement sur sa chaise roulante, attirant l'attention d'un chorégraphe – une rencontre improbable mais qui suggère qu'une passion partagée et l'ambition qui va avec peuvent dépasser les préjugés les plus établis.

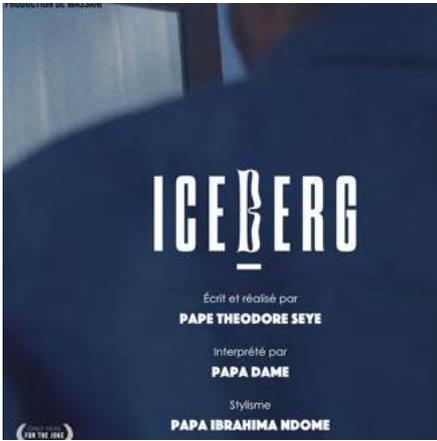
Avec la danse et la musique, au son des djembés et de la musique de Didier Awadi, la culture sénégalaise transpire sur tous les plans, magnifiée par la mise en scène : Penda ne parle pas et c'est par ses gestes et ses actions qu'elle répond toujours avec un regard rayonnant.

Penda se montre courageuse, décomplexée et déterminée à réaliser son rêve avec la complicité de sa cousine. Est-ce par intérêt ou par un sens développé de l'amour maternel que sa mère accepte ce nouveau travail qui rapporte plus que la mendicité ?

Voilà un film critique de la société moderne dans son rapport à ceux qu'elle nomme "handicapés". Bien sûr, tout n'est pas rose. La jalousie s'installe, l'apport de Penda est questionné, sans compter sa mère qui la voue à la mendicité. Mais des oiseaux survolent la ville : la liberté est possible !

Lorsque la mère chante les victoires passées, elle inscrit le combat de Penda dans une Histoire de résistances qui ne furent que volonté, passion, amour et compréhension du caractère périssable et éphémère de notre vie terrestre. Il nous faut donc vite en profiter pour réaliser notre rêve ! Car rien n'arrive qui ne soit d'abord rêvé.

Cheikh Kane



Iceberg, de Pape Theodore Seye (Sénégal, 3'50) Une authenticité impossible

Au-delà de la résignation dont fait preuve "Iceberg", Pape Théodore Seye traite une question complexe et sensible au Sénégal : l'acceptation des différences. Le jeune homme Ice, encore accroché à son enfance, a du mal à se faire accepter dans la société par son style.

Sa façon de s'habiller, perçue comme "bizarre", est en réalité une voie par laquelle il communique et s'exprime. Pour aller à un entretien d'embauche, l'apparence n'est pas à négliger. Ice l'a compris,

comme l'explique son monologue. A l'entendre, on croirait qu'il se révolterait et s'assumerait, s'imposerait pour se faire accepter tel qu'il est... "Come as you are". Il hésite. Doit-il opter pour « ce que les gens attendent de lui » ? Sa seule façon de s'exprimer est étouffée puisqu'il n'est pas doué avec les mots. D'ailleurs, s'exprimer dans la société n'est pas chose aisée, surtout lorsqu'on a son propre style...

Il est comme un iceberg : la partie blanche émerge mais le plus gros se trouve sous l'eau bleue. Il se regarde dans la glace, narcissisme ou affirmation de soi ? Et si, comme pour les selfies, notre époque mettait la présence à soi en avant pour rompre la dépendance d'avec l'Autre ? Cela ne va pas sans le doute, la solitude, le conflit intérieur. Et comment imposer son authenticité au bureau quand l'économie est encore aux mains du système occidental ? La résignation est furieuse : elle ne sera que provisoire.

Mame Sack Mariama Diallo

TABLE-RONDE : QUELLE SOLUTION POUR LA CONSERVATION DU PATRIMOINE CINÉMATOGRAPHIQUE ?

« AUCUNE ŒUVRE N'EST PLUS PATRIMOINE QU'UNE AUTRE. »
(CHARTRE DU MANDÉ)

En présentiel, la première table ronde du festival Dakar court s'est tenue le mardi 7 décembre 2021 au théâtre de verdure de l'Institut français de Dakar, a porté sur : « la gestion du patrimoine de courts métrages en Afrique ». La discussion a porté sur la conservation et la restauration des œuvres, les droits d'auteurs et la circulation des films et la coproduction en Afrique et la formation des jeunes cinéastes. Les panélistes en étaient Aziz Cissé (Direction du cinéma du Sénégal), Léa Baron (chargée de projet à la Cinémathèque Afrique de l'Institut français à Paris), El hadji Sani Magori (directeur du Centre national de la cinématographie du Niger), Bonaventura Ouedraogo (directeur du Centre national du cinéma et de l'audiovisuel du Burkina Faso), Pierre Douhou (directeur du cinéma en Côte d'Ivoire) et Modibo Souaré (directeur du Centre national du cinéma du Mali).

L'objectif de ce panel était d'apporter des solutions et suggestions pour la sauvegarde des œuvres cinématographiques qui font partie des patrimoines culturels, mais aussi promouvoir la formation des jeunes qui devraient davantage s'intéresser au court-métrage avant de pouvoir développer des longs-métrages. La diffusion des courts-métrages pose des problèmes de droits d'auteur tandis que les festivals remplissent un rôle de promotion essentiel pour les courts auprès du grand public.

La conservation des films dans des cinémathèques est un véritable défi technique et de politique culturelle dans de nombreux pays, malgré l'importance que cela revêt pour la culture des apprentis cinéastes et pour la mémoire du pays. Au Sénégal, après une longue traversée du désert depuis les économies imposées par les politiques d'ajustement budgétaire, ce défi est en train d'être relevé par la réactivation d'un registre public pour le stockage de films et, sous l'égide de la Direction de la cinématographie sénégalaise, le travail de fourmi de l'historien italien Marco Lena et de l'artiste vidéaste Tiziana Manfredi pour préparer la restauration de quelque 400 bobines d'archives audiovisuelles sélectionnées parmi plus de 6 000 retrouvées, en grande partie les actualités de la télévision sénégalaise souvent réalisées par Paulin Soumanou Vieyra.

La solution du Niger, selon El hadji Sani Magori, est de créer des centres de formation, d'imposer aux réalisateurs une autorisation de tournage et le dépôt des copies des films avant la diffusion. L'achat de bouquets par les télévisions est une des solutions proposées pour un accès des films au grand public.

À travers des ciné-clubs, les courts du patrimoine peuvent être valorisés ! Au Sénégal, comme l'a indiqué Aziz Cissé, Mobiciné et le cinéma numérique ambulant permettent un maillage dans toutes les régions. En outre, Kara Gueye est à créer une plateforme de diffusion de films "FILMIKA". Une perspective pour les débats à venir.

Quant à Alex Moussa Sawadogo, délégué général du Fespaco, qui chapeaute la Cinémathèque africaine de Ouagadougou, il a insisté sur la nouvelle section "classiques" au Fespaco et sa volonté de rendre les films numérisés accessibles via une plateforme dans le monde entier.

Sadany Sow
Alain Bonang

FILMS EN COMPÉTITION



ASTEL



POUSSIÈRES D'ÉTOILES



ICEBERG



ABOULA NGANDO



PROJET H



HOME SWEET HOME



LES ANNEES D'ILLUSIONS



REINE KAYANM



LE RETOUR



MTHUNZI



SUKAR



LA DANSE DES BÉQUILLES



MAMY



TAAJABONE

FESTIVAL INTERNATIONAL DE COURT-MÉTRAGE DE DAKAR

DU 06 AU 11 DÉCEMBRE 2021

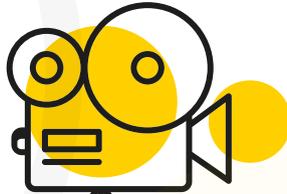
DAKAR COURT



  Dakar court

PROJECTION DANS LES SALLES DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU SÉNÉGAL À DAKAR ET DE CANAL OLYMPIA

Edition #4 - 2021



DAKAR COURT

FESTIVAL INTERNATIONAL DE COURTS-MÉTRAGES

LES CONTRIBUTEURS :

Ansoumana **DASYLVA** - Astou Ndamé **DIAGNE** - Bamba **BA** - Babacar **Fadéra** - Awa **DIOP**
Mamadou **BA** - Diawé **BA** - Diawé **KOUATÉ** - Cheikh **KANE** - Amadou **DIA** - Mbaye Laye **MBENGUE**
Judith **EKWALLA** - Babacar **NDIAYE** - Fatoumata **TRAORÉ** - Isabelle **N'DIAYE** - Sadany **SOW**
Mamadou Oumar **KAMARA** - Marie Cathérine **AMDI** - Amy Andrea **SENE** - Babacar Sy **SEYE** - Ramatoulaye **SY**
Malick **GAYE** - Oussama Monique **SAGNA** - Khadija **SY** - Adama Aidara **KANDÉ** - Salama **DIALLO**
Ibrahima **DIALLO** - Amy **PAYE** - Ndeye Aïda **DIA** - Mame Sack **MARIAMA** - Alain **BONANG**

Suivez-nous:

www.festivaldakarcourt.com

DAKAR COURT Live : <https://www.youtube.com/channel/UCMpj3g-brWTwM0Xp3ViGeYg>

Facebook : @DakarCourt - Instagram : @festivaldakarcourt

DAKAR COURT 2021 - BULLETIN N°1 - ÉDITÉ PAR CINEMAREKK / DAKAR COURT
© 2021 - Dakar Court - Tous droits réservés. Toute reproduction partielle ou intégrale
des textes et/ou des documents est interdite sans l'autorisation expresse de l'éditeur.



FESTIVAL INTERNATIONAL DE COURT-MÉTRAGE DE DAKAR

DAKAR COURT

DU 06 AU 11 DÉCEMBRE 2021



Le maire de Pikine Ouest Pape Gorgui Ndong serre la main de Moly Kane

Cinemarekk : une maison du court-métrage sera à leur portée

Créé en décembre 2018 par le cinéaste Moly Kane, Cinemarekk vise à promouvoir le cinéma avec l'organisation d'un festival annuel, Dakar Court, mais aussi d'accompagner tous et notamment les jeunes, dans la professionnalisation des métiers du cinéma. Cinemarekk est présent au Sénégal, en Gambie et en Guinée Conakry. Pour soutenir cette démarche, une maison du court métrage va être construite avec l'appui de la mairie à Pikine Ouest dont le maire, Pape Gorgui Ndong était présent à la présentation du projet à l'Institut français le 8 décembre 2021.

Au tout début, en 2007, Moly Kane avait créé une association dénommée "Les lions de l'art", qui regroupait ciné-clubs et travail théâtral. Dix ans plus tard, étant beaucoup plus présent dans le domaine des images, il a proposé de se focaliser seulement sur le cinéma. Cinemarekk (qui signifie Cinéma Seulement) a ainsi vu le jour, avec pour objectif d'aller à la rencontre des ciné-clubs créés

par Moly Kane et ceux de son défunt professeur Abdoul Aziz Boye.

Moly Kane explique que l'association est composée de jeunes et souffre parfois de manque d'expérience. Mais ce dont l'association souffre le plus, ce sont les moyens financiers. "Nous continuons cependant de travailler, dit-il, ce qui nous permet d'inviter les partenaires locaux à soutenir ce genre d'initiatives. »

Pour promouvoir le cinéma, Cinemarekk assure la pérennité du festival Dakar Court, qui en est à sa quatrième édition. Cette année, l'innovation est le talent Dakar Court Critique. Moly Kane explique que ce projet a été mis en place car « les journalistes culturels en général sont intéressés par le cinéma, mais peinent à avoir les outils de travail pour pouvoir travailler les films ». 30 journalistes se sont ainsi regroupés durant une semaine avant le festival pour s'initier à la critique cinématographique, et l'ont fait sur la base des films de la compétition du festival dont les critiques paraissent dans ce bulletin.

Suite Page 2

SOMMAIRE

- P.2 - Passage du court au long
- P.3 - Masterclass de William Mbaye
- P.4 - Panel UEMOA
- P.5 - Festival de Clermont
- P.6 - La femme dans les films
- P.7 - Promotion
- P.8 - Petit historique des cinémas
- P.9 - Du corps et de la créativité
- P.10 - Films en compétition

La construction à Pikine Ouest, à 15 km du centre de Dakar, d'une maison du court métrage sera une avancée supplémentaire dans l'activité de l'association Cinemarekk. L'appui de la mairie de Pikine Ouest, dont le dynamique maire insiste sur l'importance de la culture, est décisif : elle met gratuitement à disposition un terrain de 500 m2 bien situé à l'entrée de la commune, à proximité de beaucoup de commerces. Ce centre national du court métrage, qui couvrira 300 m2 sur deux niveaux, comportera une salle de projection pouvant également accueillir des scolaires, un espace de travail en open space et des bureaux particuliers, ainsi qu'un espace de restauration qui avec des possibilités d'hébergement permettront de générer des revenus de location aux équipes techniques lors des tournages en banlieue. Même la terrasse pourra être utilisée à fin de projections ou autres. Les travaux commenceront dès l'aboutissement des dossiers administratifs déposés pour les autorisations, avec les moyens de Cinemarekk en attendant le relais des financeurs sollicités.

Un projet ambitieux appelé à faire des petits au Sénégal et ailleurs pour la constitution d'un réseau.

Cheikh Bamba Kane et Mame Sack Mariama Diallo



Aïssa Maïga intervient dans le panel "passage du court au long"

LE PASSAGE DU COURT AU LONG METRAGE

Un passage excitant et vertigineux

Le passage d'un court-métrage à un long n'est pas aussi évident que ça pourrait y sembler. Des complexités techniques et financières dessinent des écueils. Dans le cadre des tables-ronde de Dakar Court 2021, des acteurs importants se sont

entretenus le 8 décembre sur leurs expériences en la matière.

Les problèmes financiers sont revenus dans presque toutes les interventions. Ils poussent les réalisateurs à débiter par les courts avant d'oser le rêve du long. Le producteur français Lucas Tothe estime que faire un court est certes difficile, mais produire un long concentre plus d'enjeux : « On peut faire un court-métrage avec 50 000 euros, et se retrouver avec un budget de 5 millions pour le long. (...) C'est pourquoi beaucoup de réalisateurs, après le succès de leurs courts dans les festivals, vont voir des sociétés de production de plus grande envergure.»

Les festivals sont cruciaux pour le parcours des courts et leur passage en long. En effet, cela demande toute une machine qui sera facilitée par la reconnaissance et la crédibilité de la production. « Le succès de "Le Bleu blanc rouge de mes cheveux" m'a rendue très heureuse mais m'a aussi fait peur. Le travail de mon producteur a été de m'accompagner en tant que ce que je suis, mes spécificités, ce que je souhaite raconter, mon point de vue.

Suite Page 3

Le parcours de cette collaboration n'était plus de seulement faire ce film, mais travailler ensemble sur un projet esthétique, politique,... », confie Josza Anjembé, sachant que son producteur lui demandait quand même d'écrire des courts inférieurs à 20 minutes pour pouvoir être sélectionnés dans les grands festivals.. Lucas Tothe indique en outre que l'argent récolté lorsqu'un court est bien primé dans les festivals lui permet d'accompagner les auteurs dans l'écriture de leur long-métrage.

La scénarisation est une colonne majeure dans ce passage. Josza Anjembé considère que c'est tout aussi « excitant que vertigineux » de se projeter d'un coup sur une histoire de 90 minutes quand on sort de la réalisation de courts métrages. Pour la réalisatrice et journaliste d'origine camerounaise, le pont est aisé si on investit dans la scénarisation. « Je suis moi-même allée faire des formations pour me mettre à niveau dans la dramaturgie et comprendre comment se raconte une histoire. J'avais éprouvé ce besoin. Etre en dialogue quand on écrit est fondamental et c'est pourquoi je travaille toujours et encore avec un scénariste », témoigne Josza Anjembé. Toujours sur l'écriture, le réalisateur belge Michiel Blanchart affirme qu'il a finalement détecté une grande part de similitude dans l'écriture des deux formats. Seulement, assure le réalisateur de "T'es morte Hélène", les difficultés ne viennent pas du même endroit.

Michiel Blanchart estime toutefois que le court-métrage est plus excitant « dans la mesure où quelques scènes suffisent à dire l'évolution et concentrer l'essentiel de son propos ». En ce sens, le Belge croit que le court-métrage est la meilleure école pour l'évolution d'un réalisateur, mais aussi le meilleur tremplin. Josza Anjembé appelle, en marge, à considérer les complexités du passage du « court au court ». Elle fait observer que les enjeux ne sont pas les mêmes, les nécessités et les motivations ne peuvent pas être mises dans le même curseur. « D'un court à un autre, il faut affirmer sa mise en scène car le premier est souvent intuitif », conçoit la réalisatrice qui poursuit en prenant l'image de la nage : avec le court, on nage dans une piscine, et avec le long on est plongé dans un grand océan avec la houle, le sel, les poissons et tout ce que le réalisateur ne voit pas venir.

Mamadou Oumar KAMARA



*Aboubacar Demba Cissokho
et William Ousmane Mbaye*

Master class de William Ousmane Mbaye

« C'est le documentaire qui m'a choisi »

Réalisateur sénégalais, documentariste et président du Jury de la compétition officielle de Dakar court, Ousmane William Mbaye a répondu aux questions d'Aboubacar Demba Cissokho et du public mardi 07 décembre 2021 au théâtre de verdure de l'Institut français de Dakar.

William Ousmane Mbaye, qui avait préparé son intervention, a insisté sur la place du court métrage, à la fois affirmation d'un cinéaste et développement d'un point de vue. A partir de quelques extraits de ses premiers films (L'Enfant de Ngatch, Pain sec et Dial Diali), il a montré combien son parcours était au départ une volonté d'enracinement dans sa culture et un positionnement social. Il a également rendu hommage à Abdel Aziz Boye, fondateur de Ciné banlieue, qu'il considère comme celui qui a décomplexé les jeunes Sénégalais : il a formé les jeunes et donné espoir au cinéma sénégalais.

Suite Page 4

"On utilisait le format court par défaut de moyens", note celui qui se dirigera ensuite vers le documentaire pour pouvoir tourner car la fiction était terriblement difficile à produire.

"Pain sec" était un film particulier car "muet mais tout aussi bavard", une provocation en phase avec le collectif « l'œil vert », créé au Fespaco de 1981 par un groupe de jeunes cinéastes. Il se donnait pour but de reposer les questions esthétiques pour faire un cinéma moins parlé tout en restant attentif au social. "Pain sec" cherchait ainsi à transmettre des informations et des sentiments sans dialogue.

Ensuite, note Ousmane William Mbaye, « c'est le documentaire qui m'a choisi ». Il réalise des portraits : "Xalima la plume", sur le musicien Seydina Insa Wade ; "Fer et verre", sur le travail de la plasticienne Anta Germaine Gaye ; "Mère bi (la mère)", sur Annette Mbaye d'Erneville, la première journaliste sénégalaise, sa propre mère ; "Kemtiyu", sur Cheikh Anta Diop... A chaque fois "sur la base de l'affection que je porte pour quelqu'un et son travail". Car « je peux travailler avec beaucoup de gens mais je ne peux pas boire un verre avec n'importe qui » !

Après un long échange avec le public, William répète à deux reprises qu'il n'a pas de leçons à donner aux jeunes cinéastes mais plutôt des conseils pour les pousser à plus s'impliquer dans leurs productions : "Travailler ! C'est comme ça qu'on trouve !".

Amy Andréa Sene

Fatima Traoré



De droite à gauche, **Abdoul Aziz Cissé**, directeur du FOPICA, et les directeurs de la cinématographie de Côte d'Ivoire, **M. Dohou**, du Mali, **M. Souaré**, et du Burkina Faso, **M. Ouedraogo**

Création d'une dynamique communautaire pour booster le cinéma

Un traité de l'Uemoa pour la coproduction souhaité

Les directeurs de cinématographie du Mali, de la Côte D'ivoire, du Burkina Faso et du Sénégal souhaitent un traité communautaire sur la coproduction pour booster le cinéma ouest africain. Un fonds communautaire serait également bienvenu.

Avec la mondialisation, des grands ensembles se forment. Le cinéma, surtout ouest-africain, n'échappe pas à cette

logique. Pour l'heure, mêmes si des états ouest-africains signent entre eux des accords de coproduction, la dynamique reste poussive. Comment faire pour promouvoir le cinéma dans l'espace Uemoa ? C'est à cette question que les directeurs généraux du Burkina Faso, de la Cote D'ivoire et du Mali devaient tenter de répondre le 10 décembre 2021 lors d'une table ronde organisée dans le cadre du Dakar court.

Le constat est unanime : une dynamique communautaire pour booster le cinéma de l'espace Uemoa s'impose. Elle permettrait de « mutualiser les ressources financières, humaines et matérielles. Car produire un film coûte cher ». Abdoul Aziz Cissé du FOPICA en est convaincu. Pour lui, il faut « travailler sur un traité de l'Uemoa et sur la mise en place d'un fonds communautaire ». Une position partagée et appuyée par le directeur général de l'Office national du cinéma ivoirien.

Suite Page 5

Pierre Douhou estime que les acteurs sont plus en avance que les décideurs publics. « La production de film est un fardeau. Plus, on est nombreux à le soutenir, moins lourd ce sera » a-t-il affirmé tout en citant quelques classiques du cinéma issus de la coproduction avec la Côte d'Ivoire. « On est déjà en coproduction, il faut juste le formaliser » a-t-il conclu. Dans ce cas comment y parvenir ? Bonaventure Ouédraogo, le directeur du Cinéma au Burkina Faso a livré son idée en ces termes : « En réduisant la lenteur administrative des procédures ».

Revenant sur le rôle des directions de la cinématographie, Pierre Douhou de la Côte D'ivoire a dénoncé le manque de considération des décideurs publics vis-à-vis du cinéma. « Les acteurs, je les considère comme mes clients. Je dois leur donner de la valeur. C'est pourquoi, nous venons d'accueillir pour un milliard Cfa du matériel audiovisuel. Cela va permettre de réduire l'argent injecté dans la location et qui pourra être utilisé ailleurs » a-t-il informé.

Si la Côte d'Ivoire a préféré se concentrer sur le matériel, le Sénégal s'est lui inscrit dans la formation. A ce propos, Abdoul Aziz Cissé a informé que l'aide réservée au centre de formation va devenir plus structurelle en donnant l'exemple du soutien de l'Etat au centre Cinébanlieue. « La formation participe à l'émergence du développement de coproduction dans la mesure où des programmes de formation, des résidences, et des projets pratiques de coproduction comme Sentoo sont développés dans les différents pays » a-t-il ajouté tout en invitant les pays de l'Uemoa à s'inspirer de Sentoo. De plus, les coproductions font circuler les acteurs et professionnels du cinéma dans les pays membres, ce qui ouvre des perspectives nouvelles.

Malick Gaye
Matar Dramé

FOCUS SUR LE FESTIVAL DE CLERMONT-FERRAND, UN PARTENAIRE PRIVILÉGIÉ DE DAKAR COURT

Programmatrice et sélectionneuse au comité international du Festival international du court-métrage de Clermont-Ferrand, Camille Varenne nous a renseignés sur ce rendez-vous du 7ème art vieux de plus de 40 ans et considéré comme l'un des principaux sinon le principal festival du court métrage au monde.

Six films coups de coeur de la dernière édition du festival ont été projetés au théâtre de verdure de l'Institut français de Dakar, dont le très marquant "Sestre" de la Slovène Katarenia Retsek, grand prix international, ainsi que le passionnant "Gramercy" de Jamil McGinnis et Pat Heywood (Etats-Unis), grand prix de la compétition Labo.

Chaque année en janvier à Clermont-Ferrand, le festival célèbre le court-métrage sans exception de genre : fiction, animation, documentaire, expérimental.

Suite Page 6

Son comité de pré-sélection, composé d'une cinquantaine de personnes bénévoles pour la plupart, ne reçoit pas moins de 8000 films par an !! Cela requiert méthodologie et organisation pour aboutir à une sélection finale de 77 films pour la compétition internationale avec 55 pays représentés, 51 films en compétition nationale et 28 films en compétition Labo pour l'édition 2022.

En plus des compétitions, les productions africaines ont droit au programme "Regards d'Afrique" qui est une opportunité supplémentaire de visibilité et de rencontre avec les professionnels du cinéma.

Le festival de Clermont-Ferrand est inscrit en lettres d'or dans l'agenda de la ville. D'une initiative portée par des jeunes cinéphiles, il s'est finalement institutionnalisé. Un événement festif dans toute la ville avec des projections dans les salles de cinémas mais aussi dans les amphithéâtres universitaires clermontois et la Comédie, scène nationale de théâtre.

Le marché du court métrage accueille pour l'occasion plus de 3700 professionnels du cinéma. Dakar Court y tient un stand à chaque édition.

Pour la petite histoire, il y a eu deux films africains sacrés Grand Prix au festival de Clermont-Ferrand : "Denko" en 1995 du Guinéen Mohamed Camara et "Da Yie" du Ghanéen Anthony Nti en 2019.

Pour l'édition 2022 qui se tiendra du 28 janvier au 5 février, "Astel" de Ramata-Toulaye Sy représentera le Sénégal en compétition nationale, tant dis que "Tang jër" de Selly Raby Kane et "A La Recherche d'Aline" de Rokahya Baldé seront présentés dans le programme Regards d'Afrique. Avant elles, ce furent Khadidiatou Sow avec "Une place dans l'avion" en 2017 et Pape Lopy avec "Dem Dem" en 2018 qui représentèrent le Sénégal en compétition internationale et Moly Kane en 2020 en Regards d'Afrique avec son film "Les Tissus Blancs".

LA FEMME DANS LES FILMS EN COMPÉTITION

Reléguée au second plan depuis si longtemps, malgré la lutte acharnée pour l'égalité des genres et sa valorisation, la femme, devant ou derrière la caméra, souvent davantage considérée comme objet que sujet, reste toujours dans une case étroite.

Dans l'Histoire du cinéma en Afrique, Safi Faye a réussi à se nicher au travers de la chasse gardée masculine et hermétique du cinéma. Avec "Lettre paysanne" (1975) et "Fad'jal" (1979), elle a su s'imposer et laisser son empreinte. Aujourd'hui, cela reste un combat mais certaines se démarquent et déconstruisent cette image de la femme objet, comme Diana Gueye (Des étoiles, 2013), Katy Lena Ndiaye (On a le temps pour nous, 2019) ou Mati Diop (Atlantique, 2019).

Cette nouvelle génération de femmes, qui veut faire entendre sa voix et sa vision du monde, apporte une touche singulière au cinéma, et tente aussi de faire évoluer le sexisme qui marque si profondément notre société.

Au festival Dakar court, cinq réalisatrices sur les quatorze cinéastes en compétition proposent une certaine représentation des femmes à l'écran.

Suite Page 7

Dans "Astel", la Sénégalaise Ramata-Toulaye Sy se penche sur la place réservée aux femmes dans le Fouta et les codes sociaux immuables. Avec "Poussières d'étoiles", la Tunisienne Mirvet Medini Kammoun magnifie l'amour et la beauté de la vie, présentant une image de la femme forte, gage de paix, d'amour et d'harmonie.

Cette valorisation de la femme profite aussi de la complicité des hommes qui lui accordent une place souvent prépondérante. "Mamy" de Toumani Sangaré prévoit même en 2024 l'investiture d'une femme à la tête du Mali, en remettant en cause la gestion masculine passée.

Qu'il s'agisse de "Le Retour" d'Isabelle Christiane Kouraogo (Côte d'Ivoire), de "Projet H" de Maharaki (Martinique) ou de "Taajabone" de Fatoumata Bathily, les réalisatrices montrent des femmes qui refusent de subir et qui prennent leur vie en main, des images fortes de femmes inspirantes.

Judith Ekwalla

Salamata Ousmane Diallo

PROMOUVOIR LES COURTS AFRICAINS DANS L'ESPACE FRANCOPHONE

Autour d'un panel, tenu le 9 décembre 2021 dans le cadre du festival Dakar Court, acteurs, producteurs et distributeurs de films ont émis des idées qui permettront d'améliorer la visibilité du cinéma africain face aux multiples obstacles que rencontrent les réalisateurs.

Christine Gendre (Unifrance), Josza Anjembe (réalisatrice), Ismaïl Tabi (Pathé BC Afrique), Sylvain Agbré (Majestic Abijan) et Alex Moussa Sawadogo (Fespaco), ont échangé leur idées. Consciente que « la promotion du film commence avant même qu'il soit fait », Christine Gendre rappelle qu'elle « Unifrance cherche à découvrir des talents très tôt pour afficher leur travail », et cela notamment grâce à un site internet très précis et référent. Unifrance apporte en outre aux jeunes réalisateurs des conseils dans le choix des festivals pour vendre leurs films. La réalisatrice Josza Anjembe note qu'en plus des scolaires, le circuit des espaces fermés comme les hôpitaux et les prisons n'est pas exploité et permet de belles rencontres. Mais, ajoute-t-elle, "il faudrait accompagner partout les projections par un représentant de l'équipe du film pour qu'il y ait un échange avec le public." Ismaïl Tabi, de Pathé BC Afrique, souligne dans la foulée que sa structure « travaille avec tous les opérateurs d'autant que le marché est en train de se dynamiser, tandis qu'au même moment de nouvelles salles sont en train de sortir de terre, comme à Dakar et au Maroc ». Par ailleurs, le choix de la date pour sortir un film est important. La sortie de "Marcher sur l'eau" d'Aïssa Maïga a été repoussée au 12 décembre au Sénégal en raison du festival Dakar Court pour bénéficier de cette visibilité.

FESPACO PRO, NOUVELLE DONNE POUR LA PROMOTION DU CINEMA AFRICAIN FRANCOPHONE

Pour le délégué général du Fespaco, Alex Moussa Sawadogo les festivals ont pour but de promouvoir les films, sachant que la coproduction permet de promouvoir le film sur des marchés extérieurs. C'est ainsi que "La femme du fossoyeur" de Khadar Ayderus Ahmed, qui a remporté l'étoile d'or, a nettement gagné en visibilité sur le terrain africain et au-delà. Cependant, de façon accentuée dans ce contexte de pandémie, combinée à un manque criant de salles de cinéma, les producteurs de films se heurtent à la floraison des plateformes numériques C'est pourquoi Sylvain Agbré a plaidé pour l'importance de respecter la chronologie des médias et de laisser le film sortir en salles dans de bonnes conditions.

Suite Page 8

LES EXPLOITANTS, PILIERS DE LA PROMOTION DES PRODUCTIONS AFRICAINES

Cependant, la numérisation des salles est loin d'être partout accomplie, un véritable talon d'Achille pour la diffusion.

L'arrivée pour bientôt du cinéma Pathé au Sénégal donne aussi une lueur d'espoir quant à l'accès aux salles mais aussi quant à la distribution à grande échelle des productions locales. Pour l'exploitant, la bande-annonce constitue un élément crucial dans la promotion en amont de la sortie, sans négliger le rôle important que doivent jouer les médias dans la promotion.

Amadou DIA

Awa DIOP

PETIT HISTORIQUE DES CINÉMAS D'AFRIQUE

« La littérature devient de plus en plus un luxe pour les Africains », avait affirmé Sembène Ousmane pour expliquer son passage au cinéma et son concept d'école du soir. En effet, au cours des décennies qui ont suivi les indépendances africaines jusqu'à aujourd'hui, les cinémas africains ont complété les autres formes artistiques pour influencer les transformations sociales et éduquer les consciences.

Les cinémas d'Afrique ont une soixantaine d'années. Il y avait auparavant des documentaires ethnographiques et des films pédagogiques faits par des Européens, sans compter les films de fiction coloniaux. Les cinéastes pionniers de la décolonisation misèrent sur la réappropriation du regard et de la pensée par les Africains. Ils entendaient casser le miroir idéologiquement chargé du cinéma qui les précédait et mener la lutte contre la négation de soi. Ce faisant, ils cherchaient à engager une transformation sociale.

Dans les années 1970, les cinéastes se sont constitués en révolutionnaires « sans pancartes », pour reprendre l'expression de Sembène, en phase avec l'Afrique qui s'éveille. C'est l'époque où se sont effectivement affirmés le regard documentaire, l'engagement social, le cinéma progressiste et la problématique de la déchirure entre le pays et l'ailleurs ("Touki Bouki", Djibril Diop Mambety). C'est autour de ces années que sont nés la plupart des festivals (Carthage 1966, Fespaco 1969), que certains pays ont nationalisé des salles de cinéma et que les cinéastes ont créé leur Fédération panafricaine (FEPACI, 1970).

Dans les années 1980, à la faveur du désenchantement des indépendances, le roman de soi s'impose. Le romanesque ouvre à la fois les perspectives du changement social et la vision du monde. Un retour à l'économie s'opère avec le lancement du Consortium interafricain de distribution cinématographique CIDC en 1979 (mais faillite en 1984) et le "manifeste de Niamey" au congrès des cinéastes en 1982 qui appelle le développement d'une industrie du cinéma. C'est aussi dans cette décennie que les cinémas d'Afrique est de plus en plus reconnu au festival de Cannes et se retrouvent ainsi face au monde.

Alors que l'Occident réduit le cinéma africain à un genre, les cinéastes explorent la crise de l'individu pour se frayer un chemin entre individualisme et illusion identitaire, dans une Afrique confrontée au désenchantement après les conférences nationales. Ils refusent la dénomination de « cinéastes africains » pour échapper aux projections occidentales. A la fin du siècle, un nouveau cinéma voit le jour, qui prend des risques dans le fond comme dans la forme, qui pose des questions sans réponses et explore l'humain sans concession ("La Vie sur terre", Abderrahmane Sissako, 1998 - "Bye bye Africa", Mahamat Saleh Haroun, 1999).

Suite Page 9

Au nouveau millénaire, les cinéastes africains opèrent ainsi un voyage dans l'humain. Le retour aux sources culturelles permet de mieux exprimer son temps par l'ancrage dans un dialogue lucide et égal avec le reste du monde. Les films rendent compte du nomadisme et de l'errance ("L'Afrance", Alain Gomis, 2001), et pratiquent l'intertextualité avec d'autres formes de cinéma ("Daratt", Mahamat S. Haroun, 2006 – "Bamako", Abderrahmane Sissako, 2006). Ils recherchent "l'espoir coûte que coûte" (Sissako) dans une relation complexe et violente avec l'Occident.

Les années 2010 sonnent le temps de la désagrégation. Les cinémas d'Afrique représentent l'inquiétude mais aussi la résistance face à la laideur du monde. Face au capitalisme sauvage et au règne sans pitié du profit, une Afrique en galère aspire à se définir un futur "là où elle a les pieds" ("L'Afrance") et clame la résistance ("Atlantique", Mati Diop, 2019 - "Eyimofe", Arie et Chuko Esiri, 2019).

Les cinémas d'Afrique nous proposent aussi d'accepter l'incertitude pour en faire un courage plutôt qu'une faiblesse ("Timbuktu", Abderrahmane Sissako, 2014 - "Félicité", Alain Gomis, 2017 - "Baamun Nafi", Mamadou Dia, 2019, etc.). L'affirmation féministe explore la ruse pour déjouer la violence du patriarcat ("Sofia", Meryem Benm'Barek, 2018 - "La Belle et la meute", Kaouther Ben Hania, 2017). La lutte contre les discriminations sexuelles progresse ("Rafiki", Wanuri Kahiu, 2018).

En réponse au souci de représenter le présent et comprendre pourquoi on en est arrivé là, la nécessité du documentaire s'impose, y compris dans la fiction. Car comme le dit Felwine Sarr, il faut : « s'ancrer d'abord pour se faire plus ancien ». Une nouvelle conception du patrimoine.

Khadija Sy, Ndeye Aida Dia, Moka Camara et Malick Gaye

(à partir d'un exposé d'Olivier Barlet ouvrant l'atelier des Talents critiques Dakar court)

DU CORPS ET DE LA CRÉATIVITÉ AU CINÉMA

Le corps est à la fois source d'inspiration et espace d'expression, ce qui génère des tendances esthétiques et revendicatives.

Créer c'est enfanter. Dans la douleur et/ou dans la douceur, le corps est sollicité. Au cinéma, il est symbole de liberté, d'émancipation et outil esthétique. Dans le célèbre "Titanic" (James Cameron, 1997), Rose demande à Jack de la dessiner nue. Elle ouvre une relation qui transgresse la différence sociale.

Dans les films en compétition de Dakar court 2021, Frank Moka évoque dans "Home sweet Home" un corps emprisonné qui revendique sa liberté. Il refuse son confinement en ouvrant à des scènes de danses urbaines et de sport.

« Les passions que construit l'acteur avec son corps et sa voix évoquent l'extase de la transe ou de la possession. » (Jean Duvignaud).

La passion pour la danse de Penda dans "La danse des béquilles" de Yero L. Niang esquisse le paradoxe entre le potentiel du corps handicapé et la perception qu'en a la société. Penda danse jusqu'à la transe, la force d'un corps qui se libère. Lui-même en mobilité réduite, Yero L. Niang interroge le regard de la société sur ses semblables. Le corps est dès lors outil d'émancipation. Support de la créativité, il exprime aussi le désir et l'interdit. C'est le cas dans "Sukar" d'Ilias El Faris, où une adolescente exprime rébellion, sensualité et désir interdit dans une société conservatrice.

Le corps créatif est ainsi revendication, contestation et aspirations. Au fond, que serait le cinéma sans le corps ?

Ibrahima Diallo

FILMS EN COMPÉTITION



ASTEL



POUSSIÈRES D'ÉTOILES



ICEBERG



ABOULA NGANDO



PROJET H



HOME SWEET HOME



LES ANNEES D'ILLUSIONS



REINE KAYANM



LE RETOUR



MTHUNZI



SUKAR



LA DANSE DES BÉQUILLES



MAMY



TAAJABONE

FESTIVAL INTERNATIONAL DE COURT-MÉTRAGE DE DAKAR

DAKAR COURT

DU 06 AU 11 DÉCEMBRE 2021

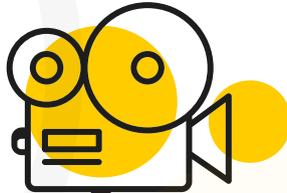


  Dakar court



PROJECTION DANS LES SALLES DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU SÉNÉGAL À DAKAR ET DE CANAL OLYMPIA

Edition #4 - 2021



DAKAR COURT

FESTIVAL INTERNATIONAL DE COURTS-MÉTRAGES

LES CONTRIBUTEURS :

Ansoumana **DASYLVA** - Astou Ndamé **DIAGNE** - Bamba **BA** - Babacar **Fadéra** - Awa **DIOP**
Mamadou **BA** - Diawé **BA** - Diawé **KOUATÉ** - Cheikh **KANE** - Amadou **DIA** - Mbaye Laye **MBENGUE**
Judith **EKWALLA** - Babacar **NDIAYE** - Fatoumata **TRAORÉ** - Isabelle **N'DIAYE** - Sadany **SOW**
Mamadou Oumar **KAMARA** - Marie Cathérine **AMDI** - Amy Andrea **SENE** - Babacar Sy **SEYE** - Ramatoulaye **SY**
Malick **GAYE** - Oussama Monique **SAGNA** - Khadija **SY** - Adama Aidara **KANDÉ** - Salama **DIALLO**
Ibrahima **DIALLO** - Amy **PAYE** - Ndeye Aïda **DIA** - Mame Sack **MARIAMA** - Alain **BONANG**

Suivez-nous:

www.festivaldakarcourt.com

DAKAR COURT Live : <https://www.youtube.com/channel/UCMpj3g-brWTwM0Xp3ViGeYg>

Facebook : @DakarCourt - Instagram : @festivaldakarcourt

DAKAR COURT 2021 - BULLETIN N°1 - ÉDITÉ PAR CINEMAREKK / DAKAR COURT
© 2021 - Dakar Court - Tous droits réservés. Toute reproduction partielle ou intégrale
des textes et/ou des documents est interdite sans l'autorisation expresse de l'éditeur.